

juste que la France achevât d'en prendre sa part? Cependant le triste héritier de Charles-Quint avait consumé ses derniers jours à se débattre contre les projets de partage en train de se conclure autour de lui, et à chercher un successeur capable de maintenir l'intégrité de son empire. Après avoir longtemps flotté entre ses cousins de France et d'Autriche, il avait paru se décider pour les premiers, comme plus en état de tenir tête aux convoitises de l'Europe. Au lieu de se contenter d'une ou deux provinces, Louis XIV accepterait-il ce legs périlleux, auquel il avait renoncé jadis pour la conquête de la Flandre et de la Franche-Comté? Parviendrait-il ainsi à s'approprier d'un seul coup l'empire dont Henri IV, Richelieu, Mazarin et lui-même avaient de si longue main préparé la ruine? L'entreprise tenta son orgueil. Il se laissa entraîner sur cette pente fatale qui mène à sa ruine l'homme insatiable de prospérités; il proclama son petit-fils, Philippe V, roi de toutes les Espagnes, et l'envoya avec une armée dans ce pays qui, façonné par le despotisme, assistait avec une stupide inertie à la discussion de ses destinées.

CXLII. C'était jeter encore une fois le gant à l'Europe. Personne ne crut aux protestations de désintéressement d'un prince qui n'avait que trop donné l'exemple de l'égoïsme et de l'avidité. Considérant ses projets comme une véritable conquête, qui lui assurerait la prépondérance dans le monde entier, l'Angleterre, la Hollande et l'Autriche s'unirent contre lui, s'engagèrent à soutenir, à la place de Philippe V, le frère de l'Empereur, et, pour prix de leur assistance, se partagèrent d'avance les colonies d'Amérique, les Pays-Bas et l'Italie. Plus d'un État secondaire vint grossir cette ligue, et, pour y attirer l'électeur de Brandebourg, Frédéric, militaire consommé, l'Empereur, malgré les réclamations du pape, lui décerna le titre de roi de Prusse.

CXLIII. Avant de mourir, Guillaume III eut la joie de voir sous les armes cette coalition, qui devait assouvir toutes ses rancunes et consommer l'humiliation du grand roi. A sa tête marchaient des généraux célèbres

formés par les leçons de Turenne et de Condé : l'Anglais Marlborough, gouvernant par sa femme l'héritière de Guillaume III, et le prince Eugène de Savoie, que Louis XIV avait négligé de s'attacher, et qui était entré au service de l'Autriche. La France, où la servilité avait paralysé la sève militaire, n'avait à leur opposer que le courtisan Villeroi, toujours en faveur malgré son incapacité, et le brave Catinat, mal vu par Mme de Maintenon, vivant retiré dans ses terres, encore doué d'un courage à toute épreuve, mais n'ayant plus cet entrain qui enlève la victoire. Après eux venaient le duc de Vendôme, descendant de Henri IV, se piquant d'égaliser la fougue de Condé sans en avoir le génie, et le tacticien Villars, fécond en grandes conceptions qu'il ne lui fut jamais donné de réaliser. C'était avec ces hommes incomplets qu'il fallait défendre contre l'Europe, non plus seulement la frontière de Flandre, mais l'Espagne et l'Italie tout entières.

CXLIV. Pendant que de part et d'autre les armées s'organisaient, la lutte s'ouvrait en Lombardie, théâtre de guerre devenu fameux depuis, mais alors entièrement nouveau. Plusieurs cours d'eau parallèles : l'Adda, l'Oglio, le Mincio, l'Adige, descendant des Alpes et venant se jeter dans le Pô, y forment des lignes naturelles de défense. Établi sur l'Adige et maître du pays jusqu'à cette rivière, Catinat occupait avec le gros de ses forces Rivoli et le pied des montagnes. Toutefois, respectant la neutralité de Vérone et de son territoire, qui appartenaient à Venise, il s'était contenté sur sa droite de jeter une forte garnison dans les murs de Mantoue, sur le bas Mincio. Dans cette position, ayant pour lui la supériorité du nombre, il aurait pu se porter sur Trente et Roveredo, et occuper les débouchés du Tyrol, seule ligne de retraite des Autrichiens. Mais, peu confiant en lui-même, il laissa aux autres le temps de prendre l'offensive. Le prince Eugène, qu'il croyait encore devant lui, fit secrètement défilé ses troupes sous la protection du territoire vénitien, et parut tout à coup sur le bas Adige. C'était le cas de redescendre brusquement sur lui et de lui faire expier son au-

dace. Catinat trouva plus prudent de battre en retraite et de mettre son armée sous la protection du Mincio, ligne meilleure que l'Adige, puisqu'il l'occupait tout entière avec la forte place de Mantoue. Rendu entreprenant par un premier succès, son adversaire renouvela contre lui la même manœuvre, et passa le Mincio près de son embouchure. Catinat, toujours découragé, rétrograda sur l'Oglio, et laissa investir Mantoue. S'il n'avait rien risqué, il avait perdu beaucoup de terrain et le prestige de la victoire, alors qu'il aurait fallu payer d'audace au début d'une guerre condamnée tôt ou tard à devenir inégale. Il fut destitué de son commandement, et, à la veille de prendre sa retraite, il consentit à servir sous les ordres de son successeur, le téméraire Villeroi, qui se piquait de reprendre l'offensive.

CXLV. Mais la présomption est encore plus fatale qu'un excès de prudence. Maladroitement engagés à Chiari, les Français furent repoussés avec perte, et revinrent prendre leurs quartiers d'hiver derrière l'Oglio. Le prince Eugène ne leur laissa même pas le temps dont ils avaient besoin pour respirer, et qu'ils se flattaient vainement de trouver en reculant devant l'ennemi. Continuant à déborder leur droite, il remonta le Pô aussi furtivement qu'il avait naguère descendu l'Adige, passa ce fleuve sans être aperçu, et surprit au milieu de la nuit le quartier général à Crémone. Villeroi resta prisonnier. Ce fut un bonheur; car il n'était pas homme à calmer cette panique. Ses lieutenants rallièrent les troupes dispersées dans leurs cantonnements, et les ramenèrent derrière l'Adda. L'Italie était bien près d'être perdue, quand le bouillant Vendôme vint enfin rompre cette longue suite de revers, marcha droit à l'ennemi, débloqua Mantoue, et reprit sur l'Adige les premières positions de Catinat (1702).

CXLVI. En Belgique, les succès avaient été tout aussi partagés. A peine libre, Villeroi alla y porter sa fatale et invincible outrecuidance. Un instant l'attention de l'ennemi demeura fixée sur le Danube, où Villars venait de rejoindre les Bavares, seuls alliés de la

France, et était à la veille de frapper un coup décisif. L'Autriche était ouverte devant eux; l'Empereur se préparait à quitter Vienne, qu'il n'espérait plus défendre; rappelée au sentiment de sa vieille indépendance, la Hongrie s'insurgeait et attendait les Français comme des libérateurs. L'électeur de Bavière détruisit par son entêtement ces brillantes perspectives. Craignant de s'engager loin de ses États, il préféra donner, par le Tyrol, la main à Vendôme. Ils mirent beaucoup de temps à s'emparer d'Innsbruck et de Trente, et ne parvinrent même pas à couper les communications du prince Eugène avec l'Autriche. De son côté, Villars, impatient d'agir, se rabattit sur un corps d'Impériaux qui pendant ces lenteurs était venu s'établir sur ses derrières à Augsbourg; il les battit complètement à Hœchstädt (1703). Pour le coup, tout prétexte ayant disparu, il comptait décider l'électeur à marcher sur Vienne: vain espoir. Tandis que l'Empereur rappelait le prince Eugène pour défendre sa capitale, et décidait Marlborough à se rapprocher du Rhin, Louis XIV, au contraire, faisait revenir en France son meilleur général pour châtier les calvinistes des Cévennes et les émeutiers du Languedoc, et laissait l'inepte Villeroi, à peine propre à de pareilles exécutions, à la tête des armées du Nord et d'Allemagne, aux prises avec les meilleurs tacticiens de l'époque.

CXLVII. Après une conférence tenue à Radstadt, Marlborough et le prince Eugène se dérobaient habilement à Villeroi, qui ne songe qu'à leur barrer le chemin de l'Alsace, vont rejoindre les Autrichiens sur le haut Danube, et, à la tête de forces écrasantes, attaquent dans les environs même d'Hœchstädt l'armée qui venait d'y triompher avec Villars. La droite se laisse couper, est cernée dans Blenheim; après une résistance inutile, elle brûle ses drapeaux et brise ses armes plutôt que de les rendre aux Anglais. Son général se noya de désespoir. Vingt-sept bataillons, douze escadrons étaient pris ou détruits. La gauche, composée de Bavares, avait assisté à ce désastre dans une incroyable immobilité, et, au lieu de dégager les Fran-

çais, n'avait songé qu'à battre en retraite sur Ulm. Villeroy recueillit les débris de la bataille, et vint s'abriter derrière le Rhin. Cette défaite, la plus triste du règne, n'était pourtant que le début de malheurs plus grands encore. En Italie, le duc de Savoie, toujours en quête d'agrandissements et l'allié du plus fort, venait d'entrer dans la coalition; il avait forcé Vendôme à revenir sur le Mincio, et à consumer la moitié de ses forces au siège de Turin. En Espagne, les Anglais, maîtres de la mer, faisaient des débarquements à Cadix, à Gibraltar, à Lisbonne, et jetaient une armée en Catalogne.

CXLVIII. Heureusement les vainqueurs d'Hochstœdt n'avaient qu'à demi tiré parti de leur triomphe. Contents d'avoir délivré l'Allemagne, ils s'étaient de nouveau séparés, au lieu de tenter un coup décisif sur le Rhin. Il leur fallut du temps pour revenir, l'un en Belgique, l'autre en Italie. Ce fut une année de répit pour la France; puis les désastres recommencèrent. Philippe V se vit contraint d'évacuer Madrid. Villeroy, toujours malheureux, fut attaqué par Marlborough à Ramillies (1706); son armée se débanda, laissa à l'ennemi six mille prisonniers, toute son artillerie, et, ne pouvant plus tenir la campagne, se dispersa dans les places fortes. Libres d'agir, les Anglais prirent Anvers, Oudenarde et Ostende, villes peu amies des Français, empressées d'ouvrir leurs portes à l'étranger. Pour rendre quelque courage à ces troupes démoralisées, Louis XIV rappela Vendôme, qui faisait encore bonne contenance en Italie, et envoya à sa place un vaincu d'Hochstœdt, le timide Marsin. Fort avec un pareil adversaire, le prince Eugène reprit sa vieille tactique, fit tomber les lignes de la Lombardie en longeant la rive droite du Pô, marcha audacieusement sur Turin, que les Français s'obstinaient à investir, les attaqua dans leurs retranchements, d'où ils n'avaient osé sortir, parvint à les déloger, leur prit leurs pièces de siège, et les rejeta en désordre sur Pignerol et sur les Alpes. Milan et le royaume de Naples furent le prix de cette victoire (1706).

CXLIX. Ramené partout sur son propre

territoire et menacé de le voir bientôt envahi, Louis XIV offrit la paix. Aux Hollandais il laisserait la Belgique, à l'archiduc d'Autriche l'Espagne avec ses colonies, et de ce vaste empire il ne garderait pour Philippe V que les États d'Italie, c'est-à-dire ce qu'il eût peut-être d'abord obtenu sans combat. Ses propositions furent durement repoussées. Ses ennemis se flattaient d'écraser sans peine cette nation vaincue sur tous les champs de bataille. Ils ne se doutaient pas qu'en la dépouillant de ses trop vastes conquêtes ils avaient eux-même concentré ses forces, et qu'ils allaient se heurter aux redoutables frontières où s'était brisée la puissance de Charles-Quint et de Philippe II. La fortune sembla d'abord encourager leur présomption. Vendôme ne put sauver la place de Lille, bravement défendue par le vieux Boufflers. Gand, Bruges et toute la Flandre furent évacués.

CL. La famine et un hiver affreux vinrent se joindre aux maux de la guerre. Plus de commerce, plus de marine. Le trésor aux abois ne vivait qu'en altérant les monnaies, en revendant les offices municipaux, et, chose inouïe, en exploitant la disette par l'accaparement des grains. Vauban, dans sa *Dime royale*, dénonça les abus de l'administration et proposa une meilleure répartition de l'impôt. Mais, prenant ses conseils pour un outrage, le roi fit saisir et condamner son livre. Le grand homme en mourut de chagrin. Ainsi, tandis que les maux de la France s'aggravaient de jour en jour, les découvertes de la centralisation moderne étaient rejetées comme des chimères : aveuglement à la fois heureux et déplorable; car, s'il rendait le joug de la royauté plus dur et plus inégal, il mettait une limite à sa puissance, l'empêchait de dissiper jusqu'au bout en folles entreprises les ressources du pays, et l'obligeait à revenir aux conditions modérées qui se pouvaient encore soutenir avec force et dignité.

CLI. Rendu sage par ses défaites, le roi offrit de céder le Milanais, puis la Sicile, puis Naples. On lui demanda Strasbourg, et on voulut le forcer de détrôner lui-même son petit-fils. Blessé dans son honneur et relevé

par l'infortune, il fit un appel aux peuples naguère complices de son ambition, aujourd'hui associés à ses dangers. Il les prit à témoin de son désir sincère de la paix. « Je suis sûr, écrit-il aux gouverneurs des provinces, que d'une voix unanime ils refuseraient des conditions également contraires à la justice et à l'honneur français. » Faisant un dernier effort pour défendre la frontière du Nord, il rappela ses troupes d'Espagne, réunit quatre-vingt-dix mille hommes à peine pourvus de vivres, et leur donna enfin pour général le brave Villars, le seul qui pût encore les mener à la victoire. De son côté, le prince Eugène, après avoir vainement assiégé Toulon et ravagé la Provence, avait reconnu sa faute, pareille à celle de Charles-Quint, et était venu rejoindre Marlborough sur le terrain décisif. Réunis, ils prirent Tournay, et vinrent attaquer

les Français à Malplaquet dans une sorte de camp retranché. Pendant que la fougue des Hollandais se brisait inutilement contre un front bien fortifié, Villars, avec trente bataillons, chargeait à la baïonnette les Anglais qui tournaient sa gauche. Il croyait tenir enfin cette victoire si nécessaire et si désirée. Pour comble de malheur, une balle lui cassa le genou, et arrêta sa manœuvre. L'armée se retira en bon ordre, mais ne put sauver ni Mons ni Douai (1709).

CLII. Le Ciel semble se plaire à accabler

Louis XIV. Désespéré, il offre l'Alsace. Mais il y a une limite aux grandes épreuves comme aux grandes prospérités. Toujours refusé et poussé à bout, le vieux roi grandit sous les coups du malheur. S'il le faut, il ira en personne combattre et mourir avec ses derniers soldats. Dignes de lui, les Français affamés jettent leur pain pour se battre. Avec une audace depuis longtemps inconnue, ils se précipitent à Denain sur les communications de l'ennemi, lui prennent ses magasins, et le forcent de lever en désordre le siège de Landrecies. La fortune revient enfin sous leurs drapeaux. Les Espagnols même se relèvent, et se dévouent à Philippe Venhaine des Anglais. D'ailleurs, l'archiduc autrichien, qu'on lui opposait, venait d'arriver à l'Empire par la mort de son frère. A quoi bon lui donner la prépondérance dangereuse que l'on refusait à la France? De

guerre lasse, on fit la paix (1713).

CLIII. Malgré ses défaites, Louis XIV eut la satisfaction de voir son petit-fils sur le trône d'Espagne : satisfaction trompeuse, il est vrai; car un souverain ne règne véritablement qu'à condition de s'identifier aux intérêts, à l'ambition, aux passions de son peuple; en fût-il le maître absolu, les liens du sang ne sont pour lui qu'une faible barrière contre les rivalités qui divisent les familles aussi bien que les nations. Philippe V renonçant à la couronne de son aïeul, jamais



Louis XIV présente le duc d'Anjou. (P. 298.)

la France ne devait réellement posséder l'Espagne. Pourtant, en échange, elle abandonnait à l'Autriche ses domaines mille fois plus précieux de Belgique, de Lombardie, de Naples et de Sardaigne, qui avaient été de tout temps l'objet de sa légitime ambition, et qui, plus redoutables aux mains de l'Empereur qu'à celles du roi d'Espagne, complétaient de la Méditerranée à l'Océan une muraille d'airain. Pour prix de sa complaisance, la Prusse reçut la Gueldre espagnole; la Savoie s'enrichit de la Sicile. Enfin l'Angleterre, non moins envahissante sur mer que ses alliés sur le continent, exigea la démolition de Dunkerque, garda Terre-Neuve et la baie d'Hudson avec son riche commerce de pelleteries, et fit de Gibraltar un repaire imprenable. Sous prétexte d'alliance, elle s'était chargée pendant la guerre du commerce du Portugal avec ses colonies; maintenant elle s'arrogeait le même droit sur l'Espagne, et se faisait céder le monopole de la traite des nègres, contraire, disait-elle, à la foi catholique. En réalité, c'était elle, encore plus que l'Autriche, qui triomphait et qui exerçait sur les mers une domination désormais sans rivale. Tel était, après un siècle, le fruit de la politique de Henri IV et de Richelieu. Poursuivant, comme eux, la ruine de l'Espagne, Louis XIV trouva sur sa route les États protestants qu'eux-mêmes avaient suscités, essaya sans succès de les faire rentrer dans leur néant, et se vit arracher par leurs armes les dépouilles qu'il se croyait enfin au moment de saisir.

CLIV. Tandis que l'Europe, tout occupée d'humilier Louis XIV, négligeait l'agrandissement de l'Angleterre, une autre menace surgissait pour elle à l'Orient. Ce n'étaient plus les Turcs, dont une poignée de Polonais avait repoussé la dernière invasion, et qui désormais, sous leur ciel enchanteur, étaient voués à une prompte décadence; ce n'étaient plus les Tartares, que leurs migrations en Chine avaient épuisés, et qui pouvaient se contenter de la conquête de ce gigantesque empire; c'étaient les Russes, héritiers de la finesse et du schisme grecs, unis sous un joug absolu, grandissant à vue d'œil sous la

jeune dynastie des Romanov. A peine délivrés des hordes mongoles et encore cernés dans leurs froides steppes du Nord par les conquêtes de la Turquie, de la Pologne et de la Suède, ils aspiraient déjà à se faire jour sur la Baltique et sur la mer Noire, et à remplir à l'occident le rôle des fils de Tamerlan.

CLV. A leur tête marchait un audacieux et rude souverain, Pierre le Grand, maître absolu du pouvoir temporel et spirituel, créateur d'une armée et d'une marine, repoussé comme un sauvage par la cour de Versailles, mais formé dans les chantiers de Hollande et d'Angleterre. Il avait devant lui l'Europe, que divisaient la guerre, l'hérésie et la soif de l'or. Il commença par la Pologne, victime à la fois de ces trois fatales passions, nation brave, généreuse, prodigue de son sang comme la France, mais comme elle aveugle et indisciplinée. La fortune y était aux mains des Juifs, gens sans conscience et sans patrie, prêts à se vendre au plus offrant; le pouvoir, aux mains des calvinistes et des schismatiques grecs, soudoyés par la Russie, paralysant la royauté par leurs intrigues et faisant de leur pays ce que les huguenots eussent fait de la France. Grâce à eux s'était conservé le régime électif, si dangereux depuis la ruine des vertus chevaleresques, depuis la révolte des rois ou des peuples contre l'Église. Assiégé d'embarras, ce trône était devenu une véritable galère. Jean-Casimir l'avait quitté pour venir finir ses jours à Paris, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés; le sauveur de Vienne, l'héroïque Sobieski, y était mort abreuvé de dégoûts et d'ingratitude.

CLVI. Alors, comme au temps de Henri III, les Polonais tentèrent un appel à la France; ils élurent le prince de Conti, fils des Condé et cousin de Louis XIV. Entrevoyant l'importance de ce choix, le grand Colbert pressait son maître de l'appuyer. Lui, dont un repas de trois mille livres faisait saigner le cœur, il eût donné des millions et vendu son carrosse pour la Pologne. Mais, absorbé par d'autres soins, plus désireux de se débarrasser de Conti que de le voir réussir, le roi

s'était contenté de l'envoyer tout seul à Dantzick, d'où il revint bientôt chassé par le parti russe. Abandonnés par la France, les Polonais choisirent l'un d'entre eux, Stanislas Leczinski, et prirent les armes pour résister aux violences de Pierre le Grand. Au milieu de l'incurie générale, la Suède seule soutint ce candidat national. Digne héritier de Gustave-Adolphe, l'intrépide Charles XII écrasa les Russes, traversa leur empire en conquérant, et ne fut vaincu que par l'immensité de leurs déserts. Avec lui succomba Leczinski, lequel vint vivre d'une pension à Wissembourg, sur le territoire français.

CLVII. Vainqueur par sa ténacité de la fougue des Suédois, Pierre le Grand donna un roi à la Pologne. Parmi les petits princes d'Allemagne qui singeaient la cour de Louis XIV, et qui se ruinaient en équipages, en galeries, en luxe mythologique, il choisit le plus inepte, l'ivrogne et glouton Auguste de Saxe, surnommé le Fort parce qu'il soulevait des poids énormes. Parmi ses titres de gloire figuraient son théâtre et son Opéra de Dresde, les meilleurs de l'Allemagne, son immense jardin garni de quinze cents statues, son temple de Vénus, son palais du Japon, enfin l'invention de la porcelaine de Saxe, faite dans une prison d'État par un chimiste condamné à trouver la pierre philosophale. Tel fut le candidat des Russes. Ils firent recommencer pour lui un semblant d'élection qui ne coûta pas moins de cent millions. Comme protestant, il plaisait aux dissidents; dans l'espoir de tromper les autres, il se fit catholique du consentement de Pierre le Grand.

CLVIII. Maître de la Pologne, vainqueur des Suédois et des Turcs, fondateur de Saint-Pétersbourg, le czar était le vrai conquérant du siècle, et dans son orgueil il croyait pouvoir léguer à ses successeurs non seulement les rives de la Baltique et de la Vistule, mais l'Europe entière, dont il méprisait le luxe et dont il appréciait les dissensions. Ainsi deux peuples également séparés de l'unité catholique par une religion nationale, également animés d'une tenace et insatiable

ambition, les Anglais et les Russes, menaçaient sur mer et sur terre l'indépendance du monde. Quant à Louis XIV, qui avait prétendu le dominer, il finissait tristement, ne voyant guère au delà du Rhin dans le monde soulevé contre lui, guère au delà des grilles de Versailles dans son pays ruiné, insulté jusque chez lui par l'ambassadeur anglais, qui lui faisait suspendre les travaux de Mardick.

CLIX. Comme pour expier une guerre qui avait achevé la ruine de la France, et qu'il avait entreprise moins pour son peuple que pour sa famille, il vit tout d'un coup sa race s'éteindre moissonnée par la mort. Neveux, petits-neveux, et jusqu'à l'aimable duc de Bourgogne, tout disparut en quelques jours, sauf un enfant au berceau, arraché à grand-peine aux ravages de la maladie. Abandonné de ses courtisans, survivant aux siens, à sa gloire, à sa fortune et à un règne de soixante-dix ans, le vieux roi resta presque seul dans ce palais que jadis il n'avait pu faire assez grand. Que n'était-il mort plus tôt! A quoi bon tant de génies, artistes, écrivains, généraux, amassés en sa main? Servi par la fortune, adoré de ses peuples, qu'avait-il fait des dons inouis de la Providence? Héritier d'une politique ambitieuse, égoïste, aveugle, il en avait bu jusqu'à la lie l'amer châtiment.

CLX. Naguère, ranimé par les vertus de saint Pie V, de saint Ignace, de saint Vincent de Paul, le catholicisme semblait près de reflourir en Pologne et en Suède avec Jean-Sigismond, le vainqueur des Russes, en Allemagne avec les Habsbourg relevés de leurs défaites, en Angleterre avec les Stuarts cousins des Guises. La France, leur alliée naturelle, délivrée du calvinisme, qui l'avait mise à deux doigts de sa perte, avait repris sous Henri IV le premier rang dans le monde, et offrait l'admirable spectacle d'une nation pieuse, éclairée, brave, élégante, jouissant de la liberté que la vraie religion seule peut et doit donner aux consciences. Avec de tels appuis, l'Église pouvait se croire sûre de son triomphe: magnifique perspective qui, en moins d'un siècle, venait de s'évanouir. En